Deuxième Année. N° 50 — Le Numéro : 0 fr. 25 — Jeudi 12 Décembre 1918

La Voix des Femmes

Paraissant tous les Jeudis

Directrice : *Colette* REYNAUD — Rédactrice en chef : *Louise* BODIN

Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72
Abonnement : 1 an : 10 fr. — 6 mois : 5 fr.

SOMMAIRE

Troisième lettre au Président Vilson	Louise BODIN
Le Sens de la Victoire	WALDEMAR-GEORGE
Edmond Rostand, Paul Fort et le Génie français	Henriette SAURET
L'Ère nouvelle	Monette THOMAS
Blasons	MARFORIO
Prélude à des entretiens sur la nécessité de l'Art	Germaine CLARETIE
Bonnes et mauvaises Herbes	LA JARDINIÈRE
La Femme et la Vie	L'OUVRIÈRE
Céline, petite bourgeoise	Fanny CLAR

Troisième lettre au Président Wilson

Monsieur le Président,

En ce moment même vous êtes embarqué, vous venez vers l'Europe aux flancs gangrenés de cadavres, aux membres ruisselants de sang, aux yeux brûlés de larmes, à la gorge étranglée de sanglots.

Chaque pulsation du navire qui vous porte sur les eaux, de vague en vague, à travers l'immense océan, vous rapproche du continent douloureux où, pendant tant d'années, la mort, la souffrance et le désespoir se sont arrachés les corps et les cœurs des humains. Et c'est chez nous, en France, que vous atterrissez.

Je crois bien, Monsieur le Président, qu'il était impossible que vous fissiez choix d'une autre nation comme lieu de séjour en Europe, mais vous nous permettrez d'attacher à votre débarquement en France un sens d'élection qui, à la fois nous fait honneur et nous « oblige ».

Je n'ai pas pu lire encore le message que vous avez prononcé devant le Sénat des Etats-Unis avant de quitter la Terre Américaine, du moins n'en ai-je lu que quelques passages soigneusement choisis, dans un journal régional qui surenchérit sur ses confrères de Paris et dont il y a toutes raisons de se méfier. Car, vous ne l'ignorez pas sans doute, des traducteurs sacrilèges, des censeurs zélés et des journalistes obéissants ont osé bien des fois trahir, mutiler ou falsifier votre pensée lorsqu'elle ne correspondait pas à la seule pensée officielle qui soit tolérée par nos maîtres.

Cependant, Monsieur le Président, ce dernier message contient encore un hommage aux femmes, hommage à la fois si ardent et si délicat que simplement, parce que je suis une femme, je continue à venir à vous comme auprès du plus compréhensif et du plus noble des amis.

Certes, je n'ai pas la prétention de parler au nom de toutes les femmes françaises. Je laisse à d'autres cette outrecuidance ou cette cécité de croire que leurs opinions, principalement leurs rancunes, leurs haines, leur cruauté et c'est pourquoi je crois tout de même pouvoir affirmer que des milliers et des milliers de cœurs féminins battent à l'unisson du mien.

Monsieur le Président, vous allez trouver la France en plein délire guerrier. Ce ne sont partout que roulements de tambour, coups de clairon, exposition de trophées, culte fétichiste des machines à tuer, discours belliqueux, cortèges rappelant les triomphes romains, apothéose de ceux qui n'ont pas fait la guerre et qui s'entre-béatifient. On médite de vous faire faire la tournée des ruines afin de vous mettre, si je puis dire, à notre diapason de fanfares vengeresses. Mais je ne crois pas que vous soyez homme à vous « laisser « garrotter l'entendement » pour parler comme notre vieux Montaigne.

Ah ! Monsieur le Président, avec quelle ferveur nous espérons que c'est votre idéal, votre idéal patiemment poursuivi depuis le mois de janvier 1917, dont vous imposez la réalisation ; avec quelle ferveur nous espérons que c'est votre charte de paix en quatorze articles que vous ferez accepter par ceux que vous appelez les représentants des Gouvernements associés.

Peut-être serez-vous seul, tout seul au Congrès de la Paix parmi tous ces survivants d'un âge disparu à qui tiennent comme une tunique de Nessus, leurs routines politiques et diplomatiques, leurs marottes impériales et monarchistes, leurs méthodes de traités secrets, leurs procédés ataviques de morcellement des territoires, d'annexions, de partages et qui, je parle pour ceux de chez nous, ne se souviennent même plus de la douleur, de la douleur affreuse d'être des vaincus et d'implorer en vain la pitié du vainqueur. Peut-être serez-vous seul pour « veiller à ce qu'on ne donne pas une fausse interprétation » aux idéals que vous avez formulés.

Mais non, vous ne serez pas seul. Vous aurez derrière vous,

Femmes, Celui qui, aujourd'hui, met le pied sur le sol de notre pays est le seul grand homme engendré par la guerre. C'est un géant parmi les pygmées. Toute gloire pâlit à côté de la sienne. Il est la Vérité, la Justice et la Paix. Jamais vous ne témoignerez assez de respect, de reconnaissance et de tendresse au Sauveur du Monde.

pour vous, avec vous, la masse, houleuse et nombreuse comme les flots de cet océan que vous venez de traverser, de tous ceux qui souffrent, qui peinent, qui travaillent, et qui meurent quand il y a des guerres. Vous aurez tous les peuples au nom desquels vous avez parlé en des termes d'amour qui faisaient trembler un peu votre voix sereine. Vous aurez les peuples de France et d'Angleterre et d'Italie et de Belgique ; vous aurez les peuples de Russie et d'Allemagne et d'Autriche. Vous aurez tous les peuples de l'univers. Et votre Force, plongeant aux heures mêmes de notre race pour atteindre les cimes les plus hautes de l'esprit humain renversera les montagnes, ordonnera le chaos, libérera les mers, affranchira les hommes, fera régner la justice internationale et la Paix fraternelle.

Monsieur le Président, jamais homme n'a connu et ne connaîtra peut-être un pareil élan des âmes, un pareil tressaillement de la planète entière accompagnant ses pas, tressaillement d'espoir, de confiance en la naissance d'un monde nouveau.

Que sont les gloires éphémères des conquérants, gloires bruyantes et souillées, auprès de votre gloire à vous, inerme et pure ? C'est que... l'Idée mise au service de l'Amour est plus puissante que le plus puissant appareil militaire ; c'est que seuls sont grands les constructeurs ; c'est que seuls sont grands les Précurseurs du triomphe de la Vie sur la Mort.

Monsieur le Président, veuillez trouver ici, parmi des centaines et des centaines de milliers de cœurs offerts et de mains tendues, les cœurs offerts et les mains tendues des mères, des femmes dont vous êtes le sauveur dans le présent et dans l'avenir.

Louise BODIN.

P.-S. — *J'ai reçu une lettre de Romain Rolland dont je tiens à publier le passage essentiel.*

26 *nov.* 1918.

Je viens de lire la réponse implacable du « Conseil National des Femmes Françaises », à la supplication des femmes allemandes.

Je recevais en même temps la lettre d'un ami Suisse qui revient d'Autriche. Je vous en transcris quelques lignes afin qu'elles réjouissent le cœur de nos justicières.

« En Autriche, on meurt du typhus de la faim, de « l'œdème de la faim. Le premier est douloureux, le se- « cond ne l'est pas. C'est un affaiblissement progressif qui « se termine par l'apoplexie. Des révoltes de famine, conti- « nuelles à Prague, à Eger, Pilsen, Vienne. Jamais une « lueur de joie sur les visages minés de faim et de chagrin. « Il faut voir les pauvres diables qui viennent chez nous « (en Thurgovie). Ils pleurent lorsqu'ils voient un morceau « de viande et lorsqu'ils entendent sonner des cloches, de « véritables cloches d'églises ! Les femmes ne peuvent plus « donner la vie aux enfants. Ils meurent avant de naître... »

Mais, n'est-ce pas, ils sont si menteurs ! Et jusqu'à ces enfants dans le ventre de leurs mères, ils jouent la comédie (nos journaux l'affirment), la comédie de la mort...

Romain ROLLAND.

La Voix des Femmes *est fière d'exprimer sa pensée par la pensée de Romain Rolland, infaillible dans la raison, la sagesse et la bonté en même temps qu'elle est heureuse d'associer dans le même hommage de gratitude émue son nom, qui honore la France dans l'Humanité, au nom du Président Wilson.*

Le Sens de la Victoire

à Louise Bodin.

J'ai lu dans nos grands journaux le récit de la reddition de la Grande Flotte allemande. Ce fut, aux dires des reporters, un spectacle inoubliable

Lorsque les cuirassés et les croiseurs de bataille ennemis défilèrent devant les escadres alliées rangées en formation de combat, les cœurs des assistants battirent d'aise et d'allégresse. La pluie tombait à flots et un vent glacial balayait les vagues. Un journaliste ayant fait remarquer à ce propos à quelques officiers postés sur le pont d'un navire que les aviateurs qui survolaient la mer souffraient sans doute du froid, ces intrépides marins crurent devoir répondre à notre confrère « que les vainqueurs avaient toujours chaud ». Un autre témoin oculaire de cette cérémonie évoqua le passé. Ces monstres métalliques, il les a connus orgueilleux et superbes, ancrés jadis dans les ports de Kiel et de Bilhehushafen. Que reste-t-il aujourd'hui de tant de gloire et de puissance. L'humiliation imposée à l'Allemagne vaincue, remplit les âmes françaises d'une légitime fierté. Territoires evacués, matériel de guerre remis à l'Entente, marine réduite à néant, voilà les résultats concrets de quatre années de campagne, voilà les conséquences directes de notre victoire. L'Armistice mettant l'Allemagne dans l'impossibilité, non seulement de reprendre les armes, mais même de discuter un jour les conditions de Paix que nous lui imposerons, a donné entière satisfaction à l'opinion publique.

Déja les cortèges défilent, drapeaux déployés. La place de la Concorde, devenue Champ de Mars, disparait sous l'amoncellement des trophées. Et l'on s'attend à voir passer bientôt les soldats de la Démocratie sous l'Arc-de-Triomphe, ce monument érigé à la gloire de Bellone, et devant un parterre de Souverains gardant leurs couronnes à la faveur des victoires.

En présence de ces manifestations de joie tumultueuse, nous demeurerons impassibles et froids. Certes, nul plus que nous ne saurait être heureux de voir la guerre finie, notre chère France délivrée, l'Alsace reconquise, l'Allemagne libérée du joug impérial.

Mais réalistes aujourd'hui comme hier, nous ne saurions nous contenter d'une victoire militaire. Sans doute, les résultats acquis sont déja appréciables. Que nous importent cependant ces exhibitions des canons pris à l'ennemi et ces défilés glorieux, vestiges caducs des mœurs que nous réprouvons, si nos *buts de guerre* ne sont pas atteints. La vraie victoire ne sera pas obtenue avant la fondation de la Société des Peuples. Tant que cette condition de la paix durable n'aura pas été réalisée pleinement, nous pouvons, sans ambages, nous déclarer vaincus. Tout le sang aura coulé pour rien.

Cependant, devant la paix prochaine, les Peuples sont impuissants, comme il y a quatre ans ils l'étaient devant la guerre. Aucun moment l'incompréhension des problèmes internationaux ne fut aussi apparente. Les soldats épuisés nerveusement et physiquement, ont accepté la Victoire sans même se rendre compte qu'ils en étaient les ouvriers. Les civils sevrés des informations privés de tout moyen de contrôle, habitués à cet état d'ankylose intellectuelle, qui se développe à la faveur du régime de censuré sous lequel nous vivons, ont perdu jusqu'à cette volonté de comprendre et de savoir qui est la marque de la maturité politique des nations.

Gorgée de fausses nouvelles, la France dont le *Journal de Genève* constitue la seule source de renseignements, a accepté d'ignorer la Révolution allemande exactement comme elle ignore la Révolution russe.

Et pourtant que d'espoirs fondés sur le réveil du Peuple germanique ! Les plus sceptiques croyaient à la « contagion ». « Qu'ils veuillent seulement secouer le joug », me disait un des socialistes les plus distingués » et sous l'irrésistible poussée crouleront *tous* les trônes. L'Allemagne démocratisée, quel prétexte invoquer pour poursuivre la guerre ou pour conclure une paix de violence ? Désormais les peuples frères se tendront la main et une ère nouvelle s'ouvrira pour le monde ».

L'Allemagne a fait la Révolution. Et malgré les messages désespérés que lancent les nouveaux maîtres de Berlin aux « Camarades Alliés », les Peuples de l'Entente restent sourds à leurs appels. Et je pense au discours prophétique du Dr David, prononcé à l'avant-dernier Congrès de la Social-Démocratie à Wurzburg, discours dans lequel ce Membre du Vieux Parti répondant aux reproches amers adressés au peuple allemand par les Alliés qui le poussaient à la Révolution, disait : « Les Socialistes Français et Anglais qui ne peuvent obtenir de passeports pour Stockholm, seraient-ils assez forts pour s'opposer un jour à l'écrasement d'une Allemagne Révolutionnaire ? »

Devant la Révolution Allemande, comme devant la Révolu-

Au cours du grand travail de reconstruction national qui s'impose beaucoup de problèmes relatifs au sort des femmes et à celui de leurs enfants se poseront. C'est parce qu'elles n'entendent point qu'on résolve ces problèmes sans elles que les Françaises veulent voter aux prochaines élections.

tion Russe, les peuples passifs et veules sont demeurés lâchement dans l'expectative.

Il est possible, il est probable même que dans l'avenir les faits soient dépassés par les événements et que certaines circonstances favorisent l'expansion de l'Idée Révolutionnaire. Mais le Grand Geste, auquel on était en droit de s'attendre, n'a pas été fait.

Sans même espérer en une Révolution Mondiale et sans en être un partisan convaincu, tout pacifiste sincère, tout homme désireux d'assurer à l'Humanité un avenir prospère, constatera non sans tristesse, que l'Idée de la Société des Nations, et du désarmement général n'a pas fait pousser au cours de cette guerre des racines profondes dans la conscience publique. La grosse majorité de l'opinion bourgeoise et paysanne est peu accessible aux conceptions modernes d'Organisation Internationale. Il est vrai que ni le Gouvernement, intéressé à maintenir le Peuple dans l'ignorance, ni nos grands Partis Politiques, ni la Presse (exception faite toutefois de la « Ligue des Droits de l'Homme » et du journal « *L'Œuvre* »), n'ont rien fait pour éduquer les Français internationalement.

Il est pourtant souhaitable que les principes de la Société des Nations pénètrent le public et qu'un grand mouvement d'opinion se produise en leur faveur. Que tous comprennent l'impérieuse nécessité de la création de cet Organisme. Que le peuple participe consciemment à la Conférence de la Paix et, le cas échéant, lui impose ses vues.

Le jour où nous verrons le fameux Drapeau Blanc flotter fièrement au-dessus des drapeaux nationaux et la Ligue des Nations établir sur le monde son incontestable hégémonie, ce jour-là seulement nous célébrerons avec une joie sans mélange *notre victoire*.

Hélas, ce jour paraît encore lointain. Les Gouvernements alliés semblent disposés moins que jamais à abdiquer leurs prérogatives entre les mains d'un tiers et les peuples saignés à blanc, attendent les bras croisés la trêve d'armes que daigneront leur accorder les diplomates. La présence du Président Wilson à Paris est, désormais, notre seul espoir.

WALDEMAR-GEORGE.

Edmond Rostand, Paul Fort et le Génie français

Il n'est pas un écrivain, pas un artiste, pas un homme qui n'ait eu l'esprit assombri et le cœur chaviré par la mort d'Edmond Rostand. Nul ne pouvait s'empêcher d'aimer Edmond Rostand. Chacun avait lu ses poèmes, applaudi ses pièces. Et ceux qui l'approchaient découvraient avec joie que la légende de snobisme, d'orgueil, de hauteur qui flottait autour de lui était fausse, car Edmond Rostand était simple, jovial, amène, extrêmement spirituel, très agréable à voir et à entendre. Et puis il était surprenant de jeunesse. Il avait des dons physiques extraordinaires. Il possédait l'élégance innée, l'éclat des yeux, la grâce des gestes, la chaleur de la voix de ceux « que le ciel chérit et gratifie ». Sa voix était bien l'éloquent héraut de son cerveau harmonieux. Elle contenait toutes les gammes, toutes les flammes. J'eus le plaisir, en avril 1917, d'entendre Edmond Rostand dire son Cantique de l'Aile au cours d'une conférence de Jean de Bonnefon. Longtemps avant l'heure fixée devant la porte de la salle, une foule dense, impatiente, avide, attendait l'arrivée de l'homme célèbre. Enfin une auto s'arrêta. Et de cette auto descendit un jeune homme mince, svelte, alerte, qui portait son manteau très moderne comme le seigneur mérovingien devait porter sa cape galonnée d'or, comme le grand de la Renaissance devait porter son pourpoint de brocart à crevés. Sous un large feutre posé un peu de côté, le visage apparaissait très blanc, avec des traits racés et une moustache d'un blond doux. C'était là Edmond Rostand. Et lorsque sur la scène, il s'avança souriant sous la lumière, l'impression de jeunesse qu'il donnait s'accentua encore. Cinquante ans ! Par le temps qui court, c'est encore la verte saison. Mais jamais on n'eût pu croire qu'Edmond Rostand avait cinquante ans ! Figure, allure, façons en accusaient trente à peine.

L'âge n'est qu'un mot. Edmond Rostand était jeune par toutes ses fibres, par toutes les manifestations de sa vie. Droit, calme, sûr de lui-même il dit son poème ou plutôt le lança comme le chasseur, ses flèches. « Personne ne sait dire les vers comme lui » pensais-je en l'écoutant. Sa main, petite et bien modelée, une main d'Holbein, tenait les pages par contenance, mais il ne lisait pas. Il savait parfaitement son poème et sa voix profonde, mordante, limpide, aux nuances sans nombre martela les vers dont elle servait admirablement les rythmes et les intentions. Ah, on ne réfléchissait pas sous la domination de cette voix ! On sentait... on était enlevé, emporté dans le vol du cantique, on tourbillonnait au gré des rimes et des cadences qui jaillissaient de la bouche du poète comme un geyser d'étincelles. Aussi, le succès continua-en quelque sorte l'exécution du poème et fut vertigineux comme elle. Un délire de cris, de bravos, d'applaudissements qui dura pendant de longues minutes.

Oui, Edmond Rostand, était doué tellement que par le prestige de sa force, de ses moyens, de son autorité, il aurait pu, s'il l'avait voulu, exercer une influence bien plus considérable encore sur son temps et sur les hommes que la très réelle qu'il exerça.

Et il est mort. Il est mort, plein de jeunesse, lui qui était de ceux qui ne vieillissent point. Et tous le pleurent, parce qu'il était bon et généreux, fraternel, et cela, c'est presque aussi grand que le génie, et cela, ne va pas toujours avec le génie. Et il n'est pas un artiste, dût-il avoir de la poésie une tout autre conception que Rostand qui puisse nier que l'auteur de Cyrano fût un poète, aussi bien la mort d'Edmond Rostand déchaîne-t-elle une rafale d'adorations et d'enthousiasme. Un grand poète contemporain, Mme de Noailles, écrit dans le *Matin* à la gloire d'Edmond Rostand un hymne en prose dont le mysticisme s'habille des plus somptueux atours verbaux. Dans *Excelsior*, c'est Mme Sarah Bernhardt qui signe un article nécrologique idolâtre. Nozière, dans *Oui*, Edmond Sée, dans l'*Œuvre*, André Rivoire, dans l'*Echo de Paris*, René Domnic, dans le *Gaulois*, Paul Souday, dans *Paris-Midi*, etc... exaltent tous avec une égale ferveur Edmond Rostand. De toutes ces bouches montent vers le poète disparu un hosanna d'admiration éperdue, d'admiration sans réticences et sans bornes ! Et un mot y revient sans cesse avec une fréquence significative, le mot : national.

« Notre poète national... Son œuvre est un palais national... Poète national, il l'était par excellence... Il sera nommé entre Bayard et Corneille... Il a lutté pour l'art français.. Cyrano, cette histoire de mousquetaire c'est l'histoire du peuple, c'est la France... Toute la France charmée, conquise, se muait dans cette œuvre... »

Et alors, chacun se lamente parce que la France n'a plus de poète :

« Il y a un voile de tristesse sur notre victoire, parce qu'Edmond Rostand n'est plus là pour la chanter !... Notre Devin n'est plus... La France n'a plus de poète national... Il meurt, alors qu'on pouvait attendre de lui des œuvres magnifiques et qu'il était seul capable de nous donner... La place reste vide... »

— Eh bien, il y a quelque exagération dans tout ceci. — Il y a dans tout ceci quelque aveuglement.. Et dans tout ceci, il y a quelque injustice.

Oui, Edmond Rostand était un grand poète. Oui, il était en quelque sorte un poète national. Oui, son génie était français avec tout ce que ce mot comporte de bon et de mauvais. Mais Edmond Rostand n'était pas notre seul poète national. Mais Edmond Rostand n'était pas toute la France. Mais Edmond Rostand ne résumait pas tout le génie français. Mais la place n'est pas vide. La France n'est pas veuve de *son* poète. Elle est veuve *d'un* poète. C'est avoir une pauvre estime de la France que de la juger si peu féconde, que de faire tenir son génie tout entier dans un seul homme. La France est plus riche que cela, heureusement. La France avait Edmond Rostand. Mais la France a Paul Fort. Oui, Paul Fort. Paul Fort n'a pas choisi la voie du théâtre; voie concrète et étincelante, où tout de suite, l'homme et l'œuvre sont jetés sous les projecteurs éblouissants de la publicité et du succès. Paul Fort n'a écrit que des livres. Mais, quels livres ! Ils contiennent toutes les comédies et tous les drames, les livres de Paul Fort. Les livres de Paul Fort, c'est la mine béante sur laquelle, en se penchant on voit scintiller les pépites par milliers. C'est le Paradou qui, sa porte ouverte, précipte aux yeux, aux oreilles, aux narines, la splendeur panique de ses parfums, de ses couleurs, de ses chants. Entre les rives de ces livres c'est un torrent de poésie qui roule et bondit, un torrent frais et fastueux qui reflète et raconte tous les secrets du ciel, toutes les faces de la terre. Poète, Paul Fort l'est, poète, personne ne l'est plus que Paul Fort. Mais personne aussi n'est plus français que lui. Ah ! si quelqu'un est français, étroitement, intégralement français, c'est Paul Fort. Et si un poète est national — dans le grand et beau sens de ce mot c'est Paul Fort. Si quelqu'un a dit la France et avec quelle ardeur, quelle allégresse, quelle munificence toujours jeunes, toujours renaissantes, c'est Paul Fort, Pauf Fort qui, à chacun de ses poèmes, semble s'étendre sur le sol de France pour l'embrasser puis rebondir, hanté de la pensée, investi d'une inspiration nouvelle ! Si un poète est de chez nous, c'est lui, l'amoureux frémissant de la France qui a chanté avec dévotion, avec passion les villes, les bourgs, les fleuves, les forêts, les montagnes, les héros, les rois et les gueux, les âmes, les figures, les histoires dans plus de vingt volumes de Ballades Françaises. Paul Fort est un des chaînons de la grande chaine

« Aucun traité ne peut être valable s'il n'est pas publié officiellement. Le secret dont on entoure un traité après sa conclusion ne peut que nuire à sa force et à son autorité. » Vérité incontestable au delà de l'Océan. Opinion séditieuse au deçà.

française. Ses grands-pères et ses pères ce sont : Villon, Ronsard, Montaigne, Rabelais, la Fontaine, Racine, Chénier, Hugo, Musset, Lamartine et Verlaine. Leur verve, leur fierté, leur noblesse, leur mélancolie, leurs délicatesses, leurs élévations, leurs colères, tout cela vibre, éclate, sanglote, murmure, s'épanouit en Paul Fort, dans tant d'œuvres magnifiques qui font de Paul Fort par excellence le poète populaire, le poète national, le poète de France. La France perdant Rostand a perdu une des formes de son expression, mais elle garde en Paul Fort un poète dont le génie crée des milliers de formes pour s'exprimer. Personne n'a le droit d'ignorer Paul Fort. L'œuvre de Paul Fort est aussi importante que les Penseur de Rodin, que les Béatitudes de César Franck, que la Barque du Dante de Delacroix.

Et pourtant... pourtant... si c'était Paul Fort qui fût mort au lieu d'Edmond Rostand — que Paul Fort me pardonne cette lugubre et déplorable hypothèse — tout porte à croire que les journaux ne lui eussent pas consacré le quart des colonnes qu'ils viennent de vouer largement à la mémoire d'Edmond Rostand... Pourquoi ? Ah, pourquoi ? Ceci est un autre chapitre, un chapitre où il faudrait tâcher à approfondir les causes, les effets, les mystères de cette chose décevante, capricieuse et essentiellement faillible : la célébrité. — Mais le temps apporte ses sanctions définitives. Les journaux passent. Les œuvres de vie demeurent. « L'oubli reprend le nom » qui est destiné à périr, et le soleil de l'avenir frappe de son rayon de diamant la grande statue restée dans l'ombre, d'où s'élève alors un chant immortel.

Henriette SAURET.

L'ÈRE NOUVELLE

LE SUFFRAGE DES FEMMES

Un député M. Flandin, vient de saisir la Chambre, de la proposition se rapportant au suffrage féminin. Les femmes auraient droit au vote municipal. Le projet a été renvoyé à la Commission. A-t-on le temps de s'occuper de nous.

Les députés bourgeois, qui forment la majorité de la Chambre, prouvèrent ainsi; une fois de plus, leur mépris de la justice, de la vérité et du droit, leur ingratitude et leur désintéressement envers ceux ou celles qu'ils croient faibles et faciles à opprimer.

Lorsqu'il s'est agi des mutilés de la guerre, les félicitations, les noms de « héros » — « surhomme » — « titans », ne furent pas trop forts pour glorifier ceux qui défendaient les intérêts capitalistes, mais lorsqu'il a fallu voter les pensions, la somme accordée fut si minime (1.500 francs pour les grands blessés), qu'elle restera la honte des Chambres actuelles.

Pour les femmes, qui remplacèrent les hommes, aux usines, métros, chemins de fer, même enthousiasme, même débordement d'éloges, même orgie de décorations.

Or, l'amnistie entraînera pour demain le chômage, y a-t-on songé ? — Non. — La misère sévira à nouveau pour les femmes ; et quand elles demandent de faire enfin partie vivante du peuple auquel on reconnaît le droit de disposer de lui-même, on étouffe leurs voix, on se bouche les oreilles.

Certes, la représentation actuelle est peu tentante ; le suffrage mi-universel a donné de si piètres résultats ! Le pouvoir des représentants du peuple est si faible, la dictature des ministres si forte, que l'on se demande s'il nous serait possible de réagir contre la tyrannie présente, avec la constitution actuelle ; n'ayant que le vote municipal, notre pouvoir serait presque nul.

La parcimonie avec laquelle, *même en projet*, on veut nous accorder ces droits, nous montre que ce n'est que par *nous-mêmes*, par notre volonté irréductible et inlassable, que nous obtiendrons l'égalité des sexes. — Nous ne pouvons compter sur les élus, dont la majorité est contre nous, parce que bourgeois et d'esprit rétrograde. — Aussi faut-il nous apprêter à lutter pour notre liberté deux fois spoliée.

Comme femme, la loi actuelle du mariage, la prépondérance de la paternité sur la maternité (classant les enfants en deux catégories, légitimes, naturels), l'éloignement systématique et l'ignorance des affaires publiques, dans lesquelles on nous a laissées, nous tiennent en état de minorité, envers nos compagnons.

Comme travailleuses, le minimum de salaire toujours inférieur à celui de l'homme, le mépris dans le travail, de la santé de celles qui perpétuent la vie, l'abandon de l'enfance aux seules ressources de femmes souvent seules, créent plus particulièrement pour nous, une infériorité pécuniaire et morale dont les conséquences sont quelquefois terribles.

L'ouvrière, l'employée, la domestique, exténuée, privée de nourriture saine, de vêtements nécessaires, de confort, de plaisirs, est poussée trop souvent vers la prostitution, et le patron qui lui refuse l'augmentation de salaire pour son travail honnête lui paiera dix fois plus cher, l'abandon de sa dignité.

Un jour, elle retombe à la rue, à la merci d'un autre passant, méprisée et salie. A-t-elle le malheur de porter en elle, la certitude d'une maternité ; alors que deux êtres ont pris part à l'acte générateur, *elle seule* reste responsable, elle seule, aura la charge d'élever l'enfant que la « Patrie » lui prendra un jour si bon lui semble. Des conseils pernicieux, la peur d'une misère plus grande, ajoute souvent un avortement à tant d'autres. — L'Etat punit, mais en a-t-il le droit ? Que fait-il pour nous, que fait-il pour les enfants, qui comme travailleurs ou soldats lui donnent le capital de leurs efforts, de leurs intelligences, ou de leurs vies à l'âge adulte.

Dans l'état actuel de la société, la femme et l'enfant sont spoliés et abandonnés. Au milieu de l'accroissement des possibilités de bien-être nous restons, surtout les prolétaires, des esclaves obligées, soit de rechercher dans une quelconque union, avec le sacrifice de notre peu de liberté, le pain moins rare, soit de rester plongées dans une médiocrité qui, n'a d'autre issue que la mort.

Résignées, engourdies, chloroformées, par les principes religieux, les femmes ont courbé la tête, et accepté leur malheur au nom de je ne sais quelle tache originelle qui doit les marquer pour l'éternité.

L'Ere nouvelle, qui point avec la paix, va nous dégager de ces préjugés stupides et cruels, et former des femmes résolues à vivre heureuses, libres et indépendantes ; prêtes à se sacrifier pour les nobles et pacifiques causes, mais décidées à faire entendre leurs voix et leurs conseils dans toutes les questions nationales, internationales, matérielles, morales et économiques.

C'est pourquoi nous demandons le suffrage intégral, avec tous les droits qu'il comporte, quoi qu'il ne puisse nous suffire désormais, non plus qu'aux hommes.

Une conception nouvelle de la société future s'instaure près de nous dans les pays d'Est, demandant à toutes et tous leur collaboration dans le travail au profit de la collectivité, et essayant de donner en retour, du bien-être à chaque individu.

Les femmes aident leurs compagnons à cette gigantesque besogne de rénovation. Sachons suivre leur exemple et ne pas rester en arrière.

Les hommes ont leur travail, faisons à côté d'eux le nôtre; abolissons les erreurs, les injustices commises envers nous et nos enfants, comme envers tous les humbles et les faibles.

La paix des peuples, la victoire des peuples, doit être non seulement la réconciliation de l'humanité, mais encore l'abolition de toutes les tyrannies, des iniquités et des inégalités sociales, la tendance toujours plus grande vers le bonheur des êtres, — l'amour triomphant de la haine.

Les femmes, les mères de France seront-elles au-dessous de cette tâche ?

Monette THOMAS.

Les soldats de la Grande Guerre sont avisés qu'ils auront le droit de conserver leurs casques ; ce qui, si l'on peut dire, leur fera une belle jambe ! Ils préféreraient peut-être savoir : 1° quand ils seront libérés ; 2° quand ils pourront voter.

BLASONS

C'était pourtant une Occasion

Il y a quelques jours, une commission administrative, instituée par le Préfet de la Seine se réunissait à l'Hôtel de Ville sous la présidence de M. Chérioux en vue de la création d'un orphelinat départemental où veufs et veuves, incapables de pouvoir veiller à l'éducation de leurs enfants, pourraient les placer, moyennant paiement d'une pension proportionnée à leurs ressources.

Nous sommes persuadés que, comme toutes les commissions, d'ailleurs, celle-ci est composée d'hommes remarquables à plus d'un titre et tout à fait décidés, par surcroit, à faire le bien.

Mais, puisqu'il est question d'héberger des enfants, de les vêtir, de les éduquer, est-ce que, vraiment, des femmes n'auraient pu être admises à faire connaître leur avis ?

C'était là une heureuse occasion d'utiliser les compétences et nul — même dans le clan des plus farouches antiféministes — n'eut pu formuler aucune de ces spirituelles critiques auxquelles les femmes sont du reste habituées et qui ne les empêcheront point de réclamer le droit de vote, non seulement pour défendre leurs droits, mais pour remplir, dans la Nation, les devoirs qui, normalement, leur incombent.

Place aux Idoines !

MESSIEURS *de la droite, vous venez de nous faire un grand plaisir ! Parce que la classe ouvrière demande à être représentée au Congrès de la Paix, vous écrivez au seul homme libre de France afin de revendiquer les mêmes droits pour la classe agricole et paysanne.*

Voilà qui est fort bien et nous ne savons comment vous marquer notre gratitude pour l'empressement avec lequel, rompant pour une fois, avec votre particularisme, vous vous rangez à une idée que nous portions en nous depuis longtemps déjà sans oser espérer, vous l'entendez bien, qu'un jour, vous nous aideriez à la réaliser.

A l'époque où, parler de la Paix, y songer même était un crime contre la Patrie, nous nous étions souvent demandé :

« Lorsqu'enfin on sera décidé à donner le signal de la fin du massacre et qu'on songera, après l'avoir si allègrement démoli, à rebâtir le vieux monde, qui la France chargera-t-elle du travail ? Puisqu'il s'agira d'étudier des questions économiques, des commerçants, des industriels, des ouvriers, des armateurs, des éleveurs, des agriculteurs, discutant sur ce qu'ils savent, diraient des choses sensées ».

Nous pensions ingénument, alors que, lorsqu'on parlait d' « hommes qualifiés » c'était à ces hommes qu'on faisait allusion et non à ces diplomates dont le titre de gloire, au cours de cette guerre, est d'avoir réussi à faire marcher la Turquie et la Bulgarie contre nous !

Quand la C. G. T. et le groupe socialiste parlementaire firent connaître qu'ils souhaitaient ne point confier leurs affaires à des personnages aussi futés, la presse du juste milieu prit un air effarouché, et fit comprendre non avec aigreur à la classe ouvrière qu'elle réclamait « une extension du droit du citoyen, »

Or, voici que, demandant à votre tour cette extension pour vos mandants, vous venez nous dire :

« Rompons avec des habitudes périmées qui nous ont coûté si cher. Place aux idoines ! Réunissons des gens sérieux pour parler de choses sérieuses. »

C'est, nous vous le répétons, tout à fait notre avis.

Lorsque l'heure des réjouissances, défilés et ballets sera venue, nous ferons comme il convient, appel à des danseurs...

Thuriféraires

QUE *l'Académie Française ait avancé un de ses fauteuils vacants à Georges Clemenceau, c'est justice. Clemenceau est le premier journaliste de son temps et nous admirons sa prodigieuse fécondité, sa dialectique serrée, son ironie, sa flamme et ce tour qu'il donne à tout ce qu'il écrit et qui n'appartient qu'à lui.*

Il est, si l'on peut dire, l'as des as du journalisme et, à ce titre, doit siéger sous la Coupole.

Que l'Académie de Médecine ait élu le docteur Clemenceau, c'est pure bouffonnerie. Sourions et passons.

Mais que le Syndicat de la Presse Parisionne (patrons) se soit, à l'unanimité de ses membres, donné comme Président d'honneur l'homme qui musela les journaux, les garotta plus cruellement qu'aucun maître n'avait osé le faire jusque-là et qui, la guerre finie, maintient, pour être libre de fixer notre destin à son gré, cette censure déshonorante et ridicule, c'est lâcheté !

Messieurs, Messieurs, avez-vous songé, avant de procéder à cette effarante nomination, au sourire féroce qu'aurait le vieux Vendéen à face de Mongol lorsqu'on lui viendrait annoncer votre flagornerie et aux mots qui tomberaient de ses moustaches :

— Quels sots ! (ou telle autre épithète d'un nombre égal de lettres dont il use volontiers).

Il faudrait s'entendre

AU *2 août 1914 au 11 novembre 1918 la Grande Presse Guerrière n'a cessé d'affirmer que « nous aurions » les Allemands car ils mouraient de faim.*

Depuis la signature de l'armistice, elle prétend que les Allemands essaient de « nous avoir » car ils ne manquent de rien !

Le beau langage

DE *Metz où il fut cité à l'ordre du jour dans les termes élogieux que l'on sait, l'héroïque colonel Barrès, commandant le Régiment des Gardiens de la Flamme, poursuivant cette marche rapide qui, sans doute, étonnera par sa hardiesse les Commentateurs de la Grande Guerre est allé à Strasbourg avec un certain nombre de quidams dont la profession est d'auner du patriotisme grand teint à l'usage d'autrui.*

Le valeureux soldat était très ému en pénétrant dans la ville pour la conquête de laquelle tant de braves gens furent massacrés.

*Et si, d'aventure, il nous semblait impossible que celui dont Tailhade a dit « que sa froideur va jusqu'aux humeurs froides » puisse éprouver une émotion sincère, lisez, je vous y convie, ce passage de l'article que l'ancien amant de Bérénice publia dans l'*Echo de Paris, *le lendemain de cette mémorable journée.*

« Comment voulez-vous que je vous dise, d'une main qui tremble encore d'émotion, ce que c'est que d'attendre dans la cathédrale de Strasbourg l'arrivée d'un Maréchal de France pour y chanter le Te Deum *de la Victoire qui nous restitue le Rhin ? »*

Même lorsqu'on est très ému, il est préférable, Colonel, de dire avec sa bouche que d'écrire avec ses pieds.

MARFORIO.

AVIS

A l'occasion de la Fête du Trocadéro, notre ami Doyen nous prie de faire un appel pressant aux chanteuses et chanteurs de bonne volonté pour la composition et l'exécution d'un chœur de Beethoven. La première réunion à ce sujet eut lieu mercredi soir. Nos amis sont instamment priés de bien vouloir faire circuler et nous adresser celles et ceux qui voudront bien prêter leur concours. Urgent.

La promotion des Maréchaux de France est close. Il faut nous résigner, pour le moment, à n'avoir qu'un brelan d'as ! Mais que va dire l'Académie ? Et où recrutera-t-elle désormais son personnel ? Vous verrez qu'elle finira par élire et Cherfils et Rousset !

Prélude à des entretiens sur la nécessité de l'Art

La civilisation moderne en est arrivée durant ces derniers siècles à écarter le peuple de toutes les véritables manifestations artistiques. Seuls les gens aisés reçoivent durant leur enfance une éducation artistique élémentaire qui leur permet plus tard de fréquenter les concerts, les musées, les grands théâtres. L'ouvrier actuel, en particulier le Français, si on le place brusquement en face d'un chef-d'œuvre, est incapable de l'admirer. Les millions d'êtres qui peuplent les ateliers et les usines ont été si bien sevrés de tout contact avec l'Art qu'ils lui sont devenus presque hostiles. J'estime que cet état de choses est injuste et faux, qu'il est une monstruosité sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Vous qui lisez ces lignes, et qui peut-être comptez au nombre des fourmis travailleuses de nos grandes villes, admettons un instant que vous ayez vécu au temps du grand empire chinois qui florissait deux mille ans avant J.-C. (celles qui croient à l'éternel retour des mêmes âmes sur cette terre feront d'autant plus facilement cette supposition), admettons qu'en ce temps-là vous ayez été de petites ouvrières chinoises brodant de lourds vêtements de soie ou façonnant des ustensiles de ménage... Une ou deux fois par mois, on vous aurait conviées avec vos compagnes à des assemblées de musique et de danse qu'organisait l'Etat, et vous auriez chanté en chœur avec une justesse parfaite, accompagnées par les pierres sonores et par les flûtes.

Si vous aviez vécu aux temps ensoleillés de la Grèce, si vous aviez été des lisseuses de peplos et de tuniques, on vous aurait appelées aux fêtes merveilleuses d'Olympie et de Delphes : vêtues de blanc, vous auriez chanté et dansé en l'honneur d'Apollon sous le regard respectueux d'une multitude énorme, emplissant les gradins.

Et je ne veux pas parler seulement de la danse et de la musique, dont les formes les plus parfaites étaient accessibles à tous. Les temples, les maisons, tout ce qu'on bâtissait, était destiné à entourer le peuple de cadres très nobles, à lui imprimer jusqu'au fond de l'âme le sentiment de l'équilibre, de la beauté. Au moyen âge encore, l'aspect pittoresque et naïf des rues, les grands toits penchés, les sculptures souvent exquises des façades, et surtout l'indicible majesté des cathédrales dont chaque ligne et dont chaque ornement était l'expression directe d'une haute pensée, agissaient continuellement sur l'âme populaire ; et les formes d'art les plus élevées de cette époque, la sculpture et le vitrail, appartenaient pour ainsi dire au peuple. — De nos jours, on propose à sa contemplation la tour Eiffel, les macarons biscornus de l'Opéra et d'édifices analogues, le chaos ignoble des maisons à six étages dont les architectes négligent délibérément tout souci esthétique... et, criant sur tout cela, les bigarrures vulgaires de l'affichage.

Quelques lectrices penseront : « Peu importe cela. Le peuple manque de bien des choses plus nécessaires que l'art. Qu'on lui apprenne d'abord la bonté, la loyauté, en un mot la Morale. L'art viendra ensuite, comme un superflu... » Qu'on me permette de m'opposer entièrement à cette manière de voir. Je crois qu'aucune éducation de l'esprit, aucune éducation du cœur ne peut être réelle, vivante, féconde, si l'art n'y a point joué un rôle. Je crois que lui seul peut pénétrer jusqu'aux sourdes facultés de l'âme humaine, qui sont au delà de l'intelligence, au delà de la conscience claire, et je crois que ces régions mystérieuses sont celles qu'il faut ennoblir, purifier, si l'on veut obtenir des résultats durables. « Rien n'est moins clair, dit Maeterlinck, que les raisons par lesquelles nous nous persuadons qu'il convient d'être bon, juste, généreux, etc... » Oui, rien n'est moins clair, rien n'est plus profondément enfoui dans l'âme que le germe d'une action morale ; et si l'on veut développer dans l'âme populaire ces impulsions, ces forces de moralité, ce ne sont point les cours de morale, qui y réussiront... Mais aussi et surtout l'Art, qui est la présence du divin, la présence du Bien suprême parmi les hommes... Construisez de belles maisons, logez les ouvriers dans des intérieurs avenants, donnez à leurs enfants des images naïves harmonieuses, racontez-leur des contes dont ils puissent rêver la nuit, et que leur jeune imagination demeure en contact perpétuel avec le monde de la beauté, avec cette lumière où leurs petites âmes ont pris forme, et dont ils se souviennent encore. Et apprenez-leur, dès leurs premières années, le suprême enchantement de la musique. — C'est de la musique, et de l'éducation musicale des classes ouvrières, que je désire vous entretenir à notre prochaine causerie.

Germaine CLARETIE.

Bonnes et mauvaises herbes

Il m'est tombé sous les yeux dernièrement une lettre d'officier français, écrite d'Alsace. Avide d'impressions vécues, je me hâtai de la lire et ma curiosité se changea bientôt en stupéfaction, puis en inquiétude. Voici textuellement les principales phrases de cette lettre :

« Ce qui me frappe par-dessus tout, c'est la foi brûlante de tous : hommes comme femmes. C'est le grand nombre des enfants, la dignité des intérieurs. C'est le sérieux des caractères. Point de ces légèretés, de ces plaisanteries déplacées comme on en voit trop chez nous. Et puis la messe de tous les matins est une messe chantée avec accompagnement. Le culte est pompeux, riche, majestueux jusque dans les plus humbles bourgades. *Aussi l'accroissement de la foi que cela peut produire en France* ne sera-t-il pas la moindre richesse que ces provinces nous apporteront. Mais l'anxiété est profonde à cause des lois élaborées chez nous et dont l'application est redoutée. Déjà hélas, des vexations se produisent. Moins que jamais, les catholiques devront rester inactifs... »

Voilà, n'est-ce pas, un document édifiant ! Ainsi ce que cet officier a vu en l'Alsace reconquise, c'est le règne triomphant de l'Eglise. A bon entendeur... Attention à nous ! L'offensive cléricale prépare ses canons et ses munitions. C'est à nous d'y parer. Ouvrons les yeux et les oreilles. Défendons-nous. Moins que jamais, les libres-penseurs devront restr inactifs !

— Autre texte qui va bien avec le précédent : la proclamation de Mgr Mirman, haut commissaire de la République Française en Alsace, proclamation affichée sur les murs de la ville de Metz, et reproduite dans toute la presse.

Gustave Téry, dans son article de tête de l'*Œuvre* du 4 décembre s'exprime en ces justes termes au sujet de cette proclamation :

« Le j'ai dit de M. Mirman, est précédé de quelques apophtegmes triomphants comme celui-ci : « L'anarchie est la hideuse caricature de la Liberté ». On voit que M. Mirman a beaucoup fréquenté ces jours-ci M. Barrès. Mais quel inconvénient la censure de notre confrère Clemenceau voit-elle à nous laisser jouir de cette littérature ? Anastasie aurait-elle assez de goût pour la trouver ridicule et malséante ? Cette fois, la pointe de ses ciseaux ne serait-elle pas tournée contre nous, mais bien contre M. le Commissaire ? Il se peut ; mais ce n'est pas une raison pour nous priver d'une si bonne occasion de rire. Malgré la victoire, il n'y en a pas tant ! »

C'est parfait. Oui, mais alors pourquoi, au dos même de l'article de Gustave Téry, lisons-nous dans un article de M. Robert Chanvelot, correspondant de guerre de l'*Œuvre*, des phrases qui procèdent d'un esprit analogue à celui qu'inspira la proclamation de Mgr Mirman ? Lisez : Il s'agit de l'entrée des Belges à Aix-la-Chapelle :

« Devant le Rathaus, un escadron de lanciers brabançons forme le fer à cheval, flanqué à droite et à gauche de mitrailleuses prêtes, le cas échéant, à entrer aussitôt en action sur la foule qui s'amasse. Nos amis flamands et wallons tiennent à leur tour sous leur botte les 200.000 habitants de cette cité. Ceux-ci le savent et ils filent doux, surtout après la lecture des milliers d'affiches blanches apposées partout par les soins de la kommandantur belge, qui va occuper Aix rondement et sans faiblesse. Cette affiche, signée du colonel Gracia, lequel ne vous fera pas grâce, ô Boches ! ne vous y trompez pas, est l'exacte reproduction de celle de feu von Bissing à Bruxelles. Elle est pareillement autoritaire, implacable et menaçante. Fusillé sans forme de procès, celui qui n'aura pas apporté ses armes ce premier décembre, avant six heures du soir ! Fusillé, quiconque, volontairement, transgressera les ordres contenus dans la vingtaine d'articles énumérés sur l'affiche ! Prison pour quiconque ne laissera pas le trottoir aux officiers alliés ou ne se découvrira pas devant eux ! Prison et amende pour toute personne rencontrée dans les rues avant cinq heures du matin et après cinq heures du soir ! Comme me disent les prisonniers français, retour des camps prussiens de représailles : « Ça va barder ! »

Déjà, dans les rues, sur le Graben et le long de la Heinrichsallee, les innombrables têtes carrées se découvrent, servilement. Je dissimule, sous un air de sévérité, une violente envie de rire ; mais je savoure intérieurement une joie pure, édénique, ineffable. Ah ! les braves Belges ! Comme je les aime et comme je les comprends ! Quelle revanche, tout de même ! »

Un Français a écrit cela. Cela fait frissonner !

Ah ! M. Chanvelot éprouve une joie « pure, édénique, ineffable » parce qu'une proclamation des Belges sur les murs d'Aix-la-Chapelle parle de fusillades et de prison ! Le pauvre homme ! Je plains sa façon de comprendre la pureté, l'éden et l'ineffabilité. Eh bien, dut-on nous aussi, nous pousuivre,

Pourquoi donc « le Temps » ne veut-il pas que la discussion relative au renouvellement du privilège de la Banque de France soit rouverte á la Chambre des Députés. Quelle AFFAIRE vous presse, cher et grave confrère ? Nous estimons, pour notre part, qu'une loi qui engage le pays pour 25 ans ne saurait être trop soigneusement étudiée.

nous emprisonner, nous fusiller, nous ne nous lasserons pas de croire et de répéter qu'on ne supprime pas l'autoritarisme, l'implacabilité, la menace par l'autoritarisme ,l'implacabilité et la menace, qu'on ne guérit pas la brimade, la terreur, le crime par la brimade, la terreur et le crime, qu'on ne tue pas la guerre par la guerre ! Cela, c'est notre conviction profonde, incoercible et tous les Chanvelot du monde n'y changeront rien.

— Et pourtant Gustave Téry qui laisse publier de pareilles choses dans ses colonnes a le cœur généreux et humain. Il a écrit un très émouvant article sur nos prisonniers qu'il appelle : *ceux qu'on oublie*. Il a été voir leur retour au pont de Kehl et voici ce qu'il en dit :

« Je suis allé le voir au pont de Kehl, et je n'ai rien vu que le plus pitoyable des spectacles.

C'était le jour même où nos soldats victorieux entraient à Strasbourg, et toute la ville leur faisait fête. Les familles alsaciennes les conviaient à leur table, les choyaient, les dorlotaient. C'est pour eux que l'on avait tiré de leurs cachettes les merveilleux pâtés de foie gras tenus en réserve pour le jour de la victoire. Et les jolies filles enrubannées leur versaient à pleins verres le joli « pinard » d'Alsace. Pendant ce temps, les lamentables prisonniers rendus à la mère patrie se traînaient dans la boue des routes, et la mère patrie n'avait pas l'air de reconnaître ses enfants. N'ai-je pas lu dans le compte rendu de la Chambre qu'on les traitait parfois en « suspects »? On a même prononcé le mot de « criminels ». Quelle est cette aberration ?

Là-bas, à Strasbourg, la même question nous obsédait, gâtait notre joie : pourquoi tout donner à ceux-ci et rien à ceux-là ? Les soldats qui entraient par la porte de Schirmeck et les prisonniers qui rentraient par le pont de Kehl n'étaient-ils pas les défenseurs de la même patrie, les artisans de la même œuvre ? S'il y avait quelque différence à faire entre eux, ne serait-ce pas, en bonne justice, en bonne reconnaissance, au profit de ceux qui ont le plus souffert, c'est-à-dire des rapatriés ? »

— Et voici, pour laver l'âme d'une gorgée d'air frais deux paroles de vérité — vérité politique de Charles Rappoport, vérité psychologique de Léon Werth :

Extrait de la *Récréation en Marche*, article de Rappoport dans le *Journal du Peuple* :

« La réaction nationaliste fait tout pour écraser par les armes la révolution allemande. Même un homme comme Branting, fidèle ami des Alliés et ennemi irréductible de la social-démocratie majoritaire, trouve que la réaction nationaliste exagère. Les conditions de l'armistice ont été élaborées à l'époque où la bande à Guillaume tenait encore le gouvernail. La république socialiste est proclamée. L'empereur est par terre, le kronprinz en fuite, les junkers piétinés. La plus grande révolution de tous les temps est en train de s'accomplir. Mais on réserve à la nouvelle Allemagne le même traitement qu'à l'ancienne, au risque d'éterniser les haines et de semer à pleines mains les germes de guerres futures.

Messieurs les réactionnaires, continuez !

Vous travaillez pour l'avenir. Nos ennemis sont nos meilleurs amis — surtout en matière de révolution. »

Extrait d'*Aspects d'Armistice*, article de Léon Werth dans le même journal :

« Les drapeaux apparaissaient aux fenêtres. Les élèves d'une école commerciale passent en monôme. Ils crient : « Cou-pez pas... » et aussi : « Sous-cri-vez Sous-cri-vez... » Ils sont soucieux tout ensemble de la continuité de leur monôme et de la continuité des finances françaises. Ils braillent.

Je ne sais pourquoi... le braillement de ces jeunes bourgeois qui ont failli voir la guerre et ne la verront pas me fait penser à tous les morts dans les champs de boue, à tous les morts dans les boyaux. Et je revois, tandis que défile leur monôme, les bandes de manifestants qui passaient, en 1914, sur les boulevards, le soir de la mobilisation. La guerre commençant, la guerre finissant donnent le même choc à ceux qui n'y participent pas. Ils crient et gesticulent pour s'égaler à l'événement, au grand événement, pour s'égaler à l'histoire... Le monôme se déroule au long de l'avenue de Villiers. Un vieux concierge, coiffé d'une calotte, un vieux concierge de vaudeville danse devant sa porte cochère un pas de gambilleux, lève la jambe, agite les bras, comme un pantin à ficelles. Et, dans la paix qui vient, c'est encore la guerre qui persiste : à peine le canon s'est tu, des agonisants râlent dans les postes de secours, mais des civils aboient à la gloire. Ce vieux concierge, nous le connaissions déjà. Il est à lui seul tous les chroniqueurs de la guerre et tous les ministres de l'Etat.

Mais la quincaillère me dit en me vendant des clous :

— Je ne suis pas heureuse, comme je l'aurais cru... On ne peut pas encore être heureux... Voilà quatre ans qu'on est *écrasés*...

LA JARDINIÈRE.

La Femme et la Vie

M. André Citroën en a de joyeuses ! Ne trouve-t-il pas que ses ouvrières, lorsqu'on les démobilisera, n'auront qu'à se reposer durant quelques mois.

Elles ont besoin de se remettre de leurs fatigues, déclare-t-il. C'est exact, le travail qu'elles viennent de fournir ne les a pas précisément arrangées. Mais le repos dont elles pourraient réclamer le privilège, les rentes qu'elles ont gagnées chez M. Citroën leur permettront-elles de le prendre ?

Les gros salaires d'usine qui excitent tant de colère, qui ont créé tant de légendes absurdes, ne peuvent compenser l'usure des femmes, leur dépense de force gaspillée, et ne leur permettent nullement de passer des mois d'absolu repos.

M. André Citroën est un agréable humoriste.

Autre musique ! Vous vous rappelez ces articles dans lesquels les journalistes n'arrivaient point à trouver, assez de fleurs pour couvrir les ouvrières des munitions. Leur vaillance, leur adresse, leur résistance en firent tour à tour les frais.

Mais voici qu'on n'a plus besoin de ces travailleuses. Que va-t-on en faire ? Quels métiers plus doux vont-elles pouvoir aborder. La vente dans les magasins ? Ah ! ah ! écoutez ceci que le secrétaire d'un grand magasin a déclaré : « Nous aurions certaines craintes, en ce qui concerne l'éducation et le vernis indispensable à un personnel en contact direct avec la clientèle. »

Nous voici loin des fleurs dont on couvrit les « munitionnettes » tant qu'on en avait besoin !

Le grand magasin a démenti le propos, le donnant comme une opinion personnelle du personnage. Soit ! mais il est tout de même intéressant de noter un pareil état d'esprit.

Je souhaiterais d'ailleurs que l'émancipation féminine ne fut pas comprise par certaines femmes comme la conquête du droit de jurer, de tempêter, dont certaines semblent avoir fait la marque du féminisme intégral.

La politesse, ses formules, son protocole ridicule et encombrant n'a aucun rapport avec cette courtoisie charmante qui met entre les rapports sociaux une volonté d'indulgence qui n'est pas sans attrait.

Du vote.

La question du vote féminin sera résolue dans tous les pays du monde avant qu'elle ne soit sérieusement abordée en France.

Voici la dernière conquête. Elle vient de Bavière.

Ont droit de vote au nouveau Landtag bavarois tous les ressortissants, hommes et femmes qui ont 29 ans révolus le jour des élections.

La fille de 89, qui eut la gloire d'édifier les *Droits de l'Homme et du Citoyen*, craint les *Droits de la Femme*.

Le vote des femmes demande un sérieux examen de tous les problèmes nouveaux qu'il suscite. Il faudra y revenir.

Corporations.

Le mouvement syndical féminin continue dans l'habillement, et ne pourra que s'étendre à toutes les corporations.

Les corporations féminines sont ici chez elles, à « La Voix des Femmes », leurs revendications, la besogne éducative nécessaire, et tout ce qui touche à la vie nouvelle devant laquelle la femme se trouve encore hésitante, a droit d'asile dans cette rubrique à laquelle nos lectrices collaboreront par leurs demandes, leurs avis et leur amical concours.

L'OUVRIÈRE.

Acheter vos Livres à la Librairie
DE LA
VOIX DES FEMMES
C'est soutenir le Journal

Il est indispensable qu'un lien s'établisse entre vous et la « Voix des Femmes ». Ecrivez-lui plus souvent. Faites-lui part de vos réflexions, de vos désirs, de vos plaintes, de vos espoirs. Et même, si vous estimez que, parfois, elle mérite d'être critiquée, n'hésitez pas à le faire. Elle vous en saura gré.

Céline, petite bourgeoise

(*Suite*)

Comme le cheval franchissait la grille de la gare, nous entendîmes une musique militaire. Quelques soldats, des nègres, passaient.

— Voilà, s'écria mon père subitement dressé et se découvrant, un spectacle qui fait du bien, l'Afrique elle-même accourant au secours de la civilisation menacée. Quelle noble expression sur leurs mâles figures !

A la vérité, ces grands diables noirs paraissaient plutôt harassés.

Maman soupira.

— J'aurais voulu un fils pour le voir défiler ainsi !

Je trouvais qu'elle avait raison et me tournant enthousiasmée vers la cousine Laurie, je lui demandai :

— Comme c'est beau ces gens qui viennent se battre près des nôtres. Je regrette de ne pas être un garçon, et vous cousine ?

— Non.

Cela fut si brusque que j'en fus choquée. Singulière personne, cette parente-là !

Juillet...

Jamais, jusqu'à présent, je ne m'étais ennuyée.

Quand on se trouve l'unique héritière de la maison Marbon, faïence, porcelaine et verrerie, honorablement connue dans toute une région, on recueille le bonheur d'une éducation soignée. Elevée dans le pensionnat le plus cossu de la ville, je n'en suis sortie qu'un an avant d'épouser Edmond, fils d'un gros marchand de drap.

— Vous ferez à votre guise, avait déclaré mon père. Vous êtes libre de préférer le drap où vous avez été élevé à la vaisselle, mais cela me crèvera le cœur de voir un nom autre que celui de mon gendre pour succéder au mien.

Edmond avait consenti : La firme « Marbon et Gendre » continua le commerce. Ce ne fut pas certainement un amour romantique que le nôtre, et j'avoue qu'à la pension j'avais imaginé parfois plus de fantaisie au mariage, mais notre union était trop convenable sous le rapport des situations, pour ne pas finir par me plaire.

Au moment de la mobilisation, Edmond me déclara que la maison fermerait.

— Tu ne seras pas capable de la tenir, me déclara-t-il, nous avons suffisamment d'argent pour en perdre un peu. La guerre va durer six mois à peine. Nous allons les reconduire à la frontière promptement.

J'admirai Edmond. Lui qui pour un rhume s'inquiétait si vite, le voir changé en héros me transporta de fierté.

C'est vrai que la guerre vous forge des hommes !

Il partit à Orléans comme auxiliaire.

Juillet ...

On vient d'instituer des permissions.

— C'est mauvais cela, trouve mon père. De revenir à périodes régulières, revoir leur famille amollira nos mâles défenseurs.

Depuis un an pourtant ce doit être une joie sans pareille de retrouver les siens. Moi, je vois Edmond fréquemment. Il accepte maintenant l'idée d'une guerre très longue, mon père aussi.

Septembre...

Quand je songe que voici déjà un an que nous avons quitté N... ! Je revois très nettement les derniers jours passés dans notre ville. Mon père se montrait d'une telle exaltation que ma mère et moi nous passions par des transes affreuses.

Il revenait du communiqué très abattu. Une fois qu'il était chez nous, il se redressait et s'exclamait :

— Non, ce n'est pas possible que je reste ainsi impassible. Je vais partir !

Nous écoutions glacées, sans oser intervenir.

— Il n'y a donc pas d'hommes ! s'écriait-il les bras levés et brandissant *Le Phare de N*. Qu'on nous prenne nous autres, nous avons assez de jeunesse encore pour tenir une arme. Qu'est-ce que le Gouvernement attend pour nous mobiliser ?

Ma mère pleurait, mais se cachait de lui, et parfois désespérée, j'allais conter mes terreurs à Mélanie.

— Songez donc, Mélanie, que mon père parle d'aller se battre !

Mélanie ne répondait pas et bousculait ses casseroles, émue elle aussi, mais un jour elle me dit ceci que j'eus bien du mal à lui pardonner :

— Eh ! ben quoi, fit-elle, quand Monsieur partirait, depuis le temps qu'il le répète ! Le père Maugrain est bien parti lui, sans rien dire, et il se bat comme un jeune, quoique il soit plus cassé que Monsieur.

Je suis sortie de la cuisine sans trouver rien à répondre, tellement j'étais indignée d'une telle indifférence.

Comme les gens sont peu reconnaissants qu'on les garde à son service lorsqu'ils sont vieux.

Septembre...

— Ce fut à ce moment qu'Edmond prit peur. Presque journellement je recevais une lettre où mon mari m'écrivait que la témérité n'est pas du courage et qu'il ne fallait pas attendre que le danger fut là pour y parer.

Le danger ne me semblait pas très proche, puis comment parler d'un départ à mon père sans qu'il se fâchât. Depuis plusieurs jours il se montrait sombre, absorbé. Un soir à dîner, il s'expliqua :

— J'ai mûrement pesé mes responsabilités et suis absolument décidé : il faut partir.

Je me sentis bouleversée et ma mère fondant en larmes s'écria :

— A ton âge, mon ami, c'est fou, tu t'exagères le devoir ! Se sacrifier au pays, c'est très bien, mais tu te dois aussi à ta fille, à moi.

Elle ne put continuer, suffoquée. Mon père se tut un moment et reprit :

— Je crois que tu commets un erreur... Mon Dieu, je sais bien que je ne suis pas trop abîmé pour mon âge... J'aurais combattu avec beaucoup de joie, mais j'ai pensé en effet à vous deux et je me suis sacrifié.

— Ah ! fit ma mère, soulagée, en essuyant ses larmes, à la bonne heure.

Je dois convenir que j'éprouvai une impression singulière, comme de la déception, mais cela ne dura pas. Edmond ne suffit-il pas en effet au grand devoir.

Mon père continua.

— Quand je dis il faut partir, je sous-entends que nous, nous en irons tous. Tu as de la famille à Paris, nous nous y rendrons, c'est encore là qu'il y a le plus de besogne à accomplir. Rien à faire ici.

Son geste balaya la nappe. Il termina :

— J'ai réalisé nos valeurs. Ecris de suite à la fille de Gervais qu'elle nous trouve un logement.

Ce fut ainsi que Laurie s'occupa de nous, et choisit cet appartement confortable, mais où je m'ennuie tant !

Octobre...

Pierre est venu en permission. Qu'il est changé ! Lui timide, presque à l'excès, parle haut, rit bruyamment et semble avoir perdu cette retenue qui faisait dire à mon père :

— Ce jeune homme possède une grande qualité, celle de savoir se tenir à sa place.

On retint à dîner Pierre qui me sembla boire beaucoup. Comme mon père lui parlait de sa vie glorieuse, il ne répondit qu'en hochant la tête. Mais dans la soirée, traversant la cuisine, j'entendis Baptiste dire à sa mère :

— Ils me font rire... la guerre, c'est pas de la gloire, c'est de la boue, du sang, de la.....

Non je ne puis écrire ce mot. Mon Dieu ! qui a pu changer ainsi Pierre, si doux, si poli !

Fanny CLAR

(*A suivre.*)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD. Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris

Rappelez-vous qu'un journal libre comme « LA VOIX DES FEMMES » ne peut vivre que s'il a des abonnés. Abonnez-vous. Faites abonner vos amis. Et « LA VOIX DES FEMMES » vivra pour mener le bon combat.